

1. Traductions et interprétation de la Bible*

Le texte biblique est d'abord enfermé dans le livre. Une fois le livre ouvert, le texte n'est encore que de l'encre noire sur du papier blanc. Couché sur le papier, mort. Une sorte de momie, emprisonnée dans ses antiques bandelettes. La mission de l'exégète consiste à le défaire de ses liens, à le délivrer de son suaire et de son linceul, pour qu'il puisse à nouveau respirer ; elle consiste à lui redonner la parole, en lui prêtant sa propre voix. Le travail de l'exégète, de l'exégète chrétien, tel que je l'entends, va jusque là : à condition de comprendre le mot « travail » dans son sens le plus noble, celui de l'accouchement. Par son travail, la parturiente donne la vie, elle transmet la vie qui vient d'un autre. Elle la transmet à un autre qui, aussitôt, se met à crier : le cri est la première manifestation de la vie qui se transformera un jour en parole. Il s'agit en somme de « délivrer le livre », pour le « livrer » à d'autres. Quand une femme a accouché, ne dit-on pas qu'elle est « délivrée » ? Son enfant aussi. Voilà l'histoire que je voudrais raconter ce matin¹.

Un texte biblique, tu crois le connaître, parce que tu l'as déjà lu tant de fois, tu l'as souvent écouté à l'église, tu l'as entendu expliquer aussi par d'autres. Et puis un jour, tu as envie de t'expliquer avec lui ; tu décides de le travailler, pour le comprendre et pour le commenter. Alors, tout change. Tu croyais le connaître, et il t'apparaît soudain comme un étranger. Comme un inconnu, avec lequel tu ne t'es encore jamais vraiment entretenu. Tu lui tournes autour, tu le regardes longuement, sous tous les angles, tu le contemples, jusqu'à le caresser des yeux. Jusqu'au moment où tu te rends compte que tu t'es mis à le

* Ces pages ont d'abord paru sous le titre « Traductions », dans École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth, *Album* (à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École 1980-2005), p. 14-19.

¹ Le présent article développe ce qui avait déjà été ébauché dans R. MEYNET, L. POUZET, N. FAROUKI et A. SINNO, *Ṭarīqat al-taḥlīl al-balāḡī wa-l-tafsīr. Taḥlīlāt nuṣūṣ min al-kitāb al-muqaddas wa min al-Ḥadīṯ al-nabawī (Méthode rhétorique et Herméneutique. Analyse de textes de la Bible et de la Tradition musulmane)*, Dar el-Machreq, Beyrouth 1993, p. 275-279 ; édition française, revue et corrigée : *Rhétorique sémitique. Textes de la Bible et de la Tradition musulmane*, Patrimoines. Religions du Livre, Éditions du Cerf, Paris 1998, p. 287-290.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

murmurer, lui prêtant tes lèvres, sinon encore ta voix et tes mots. Comme un premier contact, encore timide, comme un premier baiser, maladroit. Tu te mets à le goûter, à le savourer. Comme un fruit, qu'on laisse fondre contre son palais, que l'on mâche et rabâche entre ses dents, le ruminant ensuite longuement, pour s'en délecter, pour s'en nourrir. Comme raconte l'auteur de l'Apocalypse, « dans ma bouche, il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé, il remplit mes entrailles d'amertume » (Ap 10,10). La douceur du miel, oui ; mais aussi l'amertume de qui n'a toujours pas compris.

Traduction visuelle

Puis, vient le moment où il faut se décider à y mettre les mains. En effet, il ne suffit pas de le regarder, le texte, même amoureusement ; il ne suffit même pas de le porter à ses lèvres et à sa bouche, même avec délectation. Les yeux servent à lire, la bouche sert à prononcer, mais c'est avec les mains que l'on écrit. Commentant le dernier des six cent treize commandements de la Torah, le *Sefer Ha-Hinukh* explique :

Chaque homme en Israël a le devoir d'acquérir un Séfer Torah [un rouleau de la Loi] ; *et s'il l'écrit lui-même, il est digne d'éloges*. Nos Sages n'ont-ils pas dit : *s'il l'a écrit lui-même, c'est comme s'il l'avait reçu au Sinaï ?* S'il n'en a pas la possibilité, qu'il acquière un rouleau de celui qui l'a écrit. C'est ainsi que nos Sages interprètent le verset 19 du chapitre 31 du Deutéronome : « Et maintenant, écrivez pour vous ce cantique, qu'on l'enseigne aux enfants d'Israël » : c'est-à-dire transcrivez la Torah dans laquelle se trouve ce cantique.

« S'il l'a écrit lui-même, c'est comme s'il l'avait reçu au Sinaï ». C'est-à-dire : comme s'il l'avait reçu des mains même de Dieu. Comme le Saint — béni soit-il ! — avait remis les Dix paroles entre les mains de Moïse. De la main à la main. En mains propres. Rien de moins. Ce type de contact avec le texte est irremplaçable. Rien ne peut se substituer à cet exercice d'écriture. À ce plaisir, qui est celui de la caresse et des embrassements, du corps à corps. Qui est aussi une lutte, comme celle de Jacob avec l'ange :

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

Lire un texte, le lire vraiment, ce n'est pas un entretien tranquille au coin du feu, entre personnes bien élevées, où l'on échange quelques informations, où l'on rappelle des souvenirs, où l'on passe en somme un bon moment ensemble. Lire un texte, c'est un affrontement, une empoignade, une lutte corps à corps. D'où l'on ne peut sortir que marqué et changé. C'est le combat de Jacob avec l'ange (Gn 32,23-33). Un combat acharné, qui accepte de traverser la nuit, « jusqu'au lever de l'aurore ». Un combat obstiné qui refuse de lâcher prise, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il désirait : « Je ne te lâcherai pas, que tu ne m'aies béni ! » Un combat qui laisse sa marque, comme à la hanche du patriarche ; un combat au terme duquel, si le lecteur n'est pas autorisé à savoir le nom de l'ange, il n'en reçoit pas moins, outre sa bénédiction, une révélation inattendue, un nouveau nom qui marque un changement d'identité : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes et tu l'as emporté »².

Mais laissons le genre lyrique pour le genre technique. Les deux genres littéraires ont leur beauté et leur vérité, chacun dans son ordre. Comme tout art, réécrire un texte est aussi une technique, avec ses règles et ses contraintes. En un mot, c'est un métier ; un métier qui, par bien des aspects, a toute la noblesse du métier manuel. Réécrire est un art qui conjugue les règles de l'analyse rhétorique et de la typographie. Ce n'est pas le lieu ici d'en énoncer les principes et les procédures³. Il va sans dire que cette réécriture ne peut être menée que sur le texte original, hébreu, araméen ou grec. La réécriture est une traduction visuelle, où le texte est disposé suivant sa composition littéraire. La réécriture donne à voir l'architecture du texte. « Les mots s'ordonnent sur la page selon une disposition optique cohérente »⁴.

Il est possible de faire remonter les origines de cette pratique à l'antiquité où les textes étaient quelquefois écrits *per cola et commata*, chaque segment rythmique et sémantique étant écrit sur une seule ligne qui lui était entièrement consacrée. Toutefois, c'est au milieu du XVIII^e

² R. MEYNET, « La composition du Notre Père », *Liturgie* 119 (2002) p. 175-176.

³ Voir R. MEYNET, *Traité de rhétorique biblique*, Rhétorique sémitique 4, Lethielleux, Paris 2007, Chap. 5, « La réécriture ».

⁴ P. BEAUCHAMP, Préface à R. Meynet, *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible. Textes fondateurs et exposé systématique*, Initiations, Éditions du Cerf, Paris 1989, p. 10.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

siècle que naît et commence à se développer ce qui devait de nos jours s'affirmer peu à peu comme une opération exégétique à part entière.

Traductions visuelles

Il faut ajouter une chose capitale. C'est qu'un texte s'organise à plusieurs niveaux. L'analyse rhétorique les a identifiés et définis de manière précise et rigoureuse. Une analyse n'aura de chance d'être solide que si elle dégage la composition du texte à tous ses niveaux : en ordre croissant, le segment, le morceau, la partie (et, si besoin, la sous-partie), le passage, la séquence (et, si besoin, la sous-séquence), la section (et, si besoin, la sous-section), enfin le livre⁵.

La réécriture est fonction du niveau où l'on se situe. Ce qui doit être visualisé à chaque niveau est seulement ce qui est pertinent à ce niveau-là. C'est à celui du segment que le rythme sera traduit typographiquement ; aux niveaux supérieurs, il ne sera plus indispensable de tenir compte de cette dimension du texte. Au niveau de la séquence, par exemple, on s'attachera à mettre en évidence les récurrences de signifiants, non point celles qui sont intérieures aux passages qui composent la séquence — car cela aura déjà été fait dans la réécriture des passages —, mais ceux qui lient les passages entre eux ; avec une attention particulière aux récurrences qui ont une fonction précise, comme les termes initiaux (ou anaphore), les termes finaux (ou épiphore), les termes médians (ou mots-crochets), les termes extrêmes (ou inclusion), les termes centraux enfin. Pour des raisons pratiques — la plus impérieuse étant bien sûr celle de l'économie —, il n'est pas toujours possible, quand on publie, de réécrire le texte à tous les niveaux de son organisation. On devra généralement se contenter de celui du passage, de la sous-séquence et de la séquence, mais aussi de la section⁶.

⁵ Voir R. MEYNET, *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible. Textes fondateurs et exposé systématique*, Coll. Initiations, Éditions du Cerf, Paris, p. 197-300 ; deuxième édition revue et corrigée : <http://www.unigre.it> > Pubblicazioni > Rhetorica Biblica > Analyse rhétorique > Un manuel : Deuxième partie, Chapitre II ; voir surtout ID., *Traité de rhétorique biblique*, Chap. 3, « Les niveaux de composition ».

⁶ Je ne peux que renvoyer, entre autres, à mon dernier ouvrage, *L'Évangile de Luc*, Rhétorique sémitique 1, Lethielleux, Paris 2005 ; quelques rares passages,

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

Traduction linguistique

Une fois le texte original réécrit, une fois les rapports entre les éléments du texte mis en évidence au moyen de toutes espèces d'artifices typographiques, il est possible de passer à une seconde étape de la traduction : après la traduction visuelle, la traduction linguistique⁷, de la langue originale à une langue moderne, au français par exemple. Celle-ci s'attachera à respecter la figure du texte, sa composition, telle qu'elle aura été dégagée et disposée sur la surface de la page, selon sa *dispositio* rhétorique : respect des récurrences de signifiants, de l'ordre des mots, des constructions syntaxiques⁸. Autant que faire se peut, selon les contraintes de la langue d'arrivée ; au détriment, s'il est nécessaire, de l'élégance et même de la correction de cette dernière. Comme chacun sait, il ne peut pas y avoir une seule traduction de la Bible. Comme il ne saurait pas y avoir une seule interprétation d'un texte, qu'il soit biblique ou autre. La traduction absolue n'existe pas. Toute traduction est fonctionnelle. La traduction liturgique, destinée, par définition, à la proclamation publique, a ses propres exigences, qui sont fonction des conditions de la transmission : le texte proclamé est destiné non pas à être lu, mais à être entendu par les participants de la fonction liturgique, une seule fois durant la même célébration. Message oral, confié à l'air, il faut qu'il puisse être saisi au vol. On comprendra sans peine que la traduction dont il est question ici, appelons-la « traduction rhétorique », c'est-à-dire celle qui est le fruit de l'analyse rhétorique, laquelle s'attache à dégager la composition des textes et à la suivre littéralement, pour ceux qui ne connaissent pas les langues originales, cette traduction-là

comme le chant du Benedictus (Lc 1,67-80) ou la parabole de 6,39-49, y sont réécrits aux niveaux inférieurs de composition.

⁷ Sur la traduction biblique en général, voir R. MEYNET, *Lire la Bible*, Coll. Champs 537, Flammarion, Paris 2003, p. 40-44.

⁸ « Si ces structures rhétoriques existent — et pour l'essentiel elles existent —, si elles construisent, au moins sur des points importants, une mise en évidence stylistique du sens dans l'évangile, *elles devraient être traduites*. C'est toute la théorie la plus actuelle de la traduction de la Bible en langage pour tous qui se trouve ainsi remise en cause ; et pour des raisons ni révérentielles, ni pseudo-théologiques, mais pour des raisons qui tiennent aux fonctions des structures du texte lui-même, à son fonctionnement » (G. MOUNIN, Préface à R. Meynet, *Quelle est donc cette Parole ? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24)*, Coll. Lectio Divina 99 A.B, Éditions du Cerf, Paris 1979, p. 9.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

n'a aucune prétention littéraire. Aucune prétention littéraire dans la langue d'arrivée, une très grande prétention littéraire au contraire dans la langue de départ. Cette traduction ne traduit pas seulement les mots et les structures syntaxiques, elle ne cherche pas seulement à rendre le sens, elle entend transmettre aussi la forme du discours, ce qu'on peut appeler aussi son architecture. Devant choisir entre les deux sortes de traduction biblique, « l'équivalence dynamique » ou « l'équivalence formelle », la traduction rhétorique prend résolument parti pour la deuxième⁹. On l'appellera aussi « traduction de travail ». Pour deux raisons : parce qu'elle est le résultat du travail de l'exégète qui a concentré son effort sur la composition du texte, mais aussi parce qu'elle est destinée à être utilisée par ceux qui veulent travailler le texte. C'est une traduction qui n'est pas destinée à être entendue, mais à être vue, examinée de près, scrutée. Bien plus, à être prise en mains, manipulée par le lecteur. Soyons précis et concrets, c'est une traduction faite pour être coloriée. Ne souriez pas ! c'est ce que faisait saint Ignace de Loyola lui-même quand il recopiait l'Évangile. Encore une fois, un texte qui entre seulement par les yeux, n'a pas la même sonorité que s'il entre aussi par les oreilles, il n'a pas la même texture, le même grain que s'il entre par les mains. Le chemin du cœur passe par les sens — la vue, l'ouïe, le toucher — qui sont ses portes d'accès.

Traductions linguistiques

Quand on pratique l'analyse rhétorique biblique, il n'est pas possible de parler de traduction linguistique au singulier. En effet, à chaque niveau d'organisation du texte devrait correspondre une traduction spécifique. On comprendra facilement que pour les niveaux élémentaires, les segments et les morceaux surtout, la traduction doit décalquer l'original. Pour que le lecteur puisse voir la composition du texte original. On ne se souciera guère à ces niveaux de la correction grammaticale du texte dans la langue d'arrivée. Ce sera en quelque sorte de l'hébreu ou du grec avec des mots français. Plus on s'élève

⁹ Voir la position de G. MOUNIN dans « Hebraic Rhetoric and Faithful Translation », *The Bible Translator* 30 (1979) p. 336-340 ; original français, « Rhétorique hébraïque et traduction fidèle », in *Louis Leboucher dit Georges Mounin. Textes inédits rassemblés et publiés par Christian Balliu*, Les Éditions du Has/zard, Collection traductologie, Bruxelles, 2003, p. 73-80.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

dans les niveaux supérieurs, moins on est contraint de coller au texte original. La traduction peut tendre vers l'équivalence dynamique, de littérale elle aura toute licence de devenir littéraire. On pourra même adopter une traduction existante comme celle de la Bible de Jérusalem. Cependant il est pratiquement toujours nécessaire de retoucher ce genre de traduction pour ne pas laisser passer inaperçues les récurrences de signifiants de l'original qui sont pertinentes au niveau où l'on travaille¹⁰.

Traduction métalinguistique

On pourrait être tenté de croire que la traduction visuelle combinée avec la traduction linguistique est amplement suffisante pour que le lecteur saisisse la composition du texte. Or l'expérience montre qu'il n'en est rien. Une troisième opération est nécessaire. La réécriture doit être accompagnée de la description de la composition. Celle-ci consiste à décrire la manière dont le texte a été réécrit, en utilisant les métalangages de l'analyse linguistique et de l'analyse rhétorique biblique. Le lecteur a besoin de cette troisième sorte de traduction, ne serait-ce que pour économiser temps et énergie, pour éviter surtout les méprises. Mais ce n'est pas seulement pour le lecteur qu'elle est indispensable. Celui qui rédige ces analyses en a tout autant besoin. S'obliger à décrire une analyse, c'est se contraindre à en donner les raisons, de manière précise et rigoureuse, de sorte qu'elle devienne convaincante, d'abord pour celui qui écrit, de sorte aussi qu'elle ait quelque chance de le devenir pour celui qui la lira¹¹. On pensera peut-être que c'est prendre des libertés indues que d'utiliser le mot de traduction pour désigner cette opération ; que c'est jouer sur les mots. Même si cela était vrai, qui a dit qu'il était interdit de jouer avec les mots ?

¹⁰ Sur les fruits de l'analyse rhétorique pour la traduction, voir R. MEYNET, *Lire la Bible*, 2003, p. 184-186.

¹¹ Dans les ouvrages des collections « Rhétorique biblique » et « Rhétorique sémitique » (et dans la collection italienne « Retorica biblica »), où sont publiés des commentaires qui mettent en œuvre l'analyse rhétorique, ces trois sortes de traductions sont unies dans une seule rubrique, intitulée « Composition ». On trouvera une présentation de ces collections dans <http://www.unigre.it> > Pubblicazioni > Rhetorica Biblica > Publications.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

Traduction intertextuelle

Continuons donc de jouer. C'est qu'un texte n'est pas un être absolu et indépendant, enfermé dans un splendide isolement. Un texte est avant tout un être qui joue, qui joue avec d'autres textes, qui converse avec eux. Qui s'entend avec eux. Que l'on ne peut entendre véritablement que si on les entend ensemble. Parce qu'ils parlent le même langage, parce qu'ils chantonnent la même musique, parce que chacun chante sa partie dans une seule symphonie. Parce qu'avec les mêmes mots, arrangés différemment, parce qu'avec des mots différents aussi, ils disent des choses semblables. Mais chacun le dit à sa façon. Lâchons le mot : parce qu'ils *traduisent*, chacun selon son génie propre, les mêmes intuitions, les mêmes sentiments, les mêmes idées. Repérer les relations intertextuelles, à l'intérieur du même livre biblique, entre les livres aussi, entre les deux Testaments surtout, c'est encore une opération qui tient de la traduction. Une formule, qui a été utilisée à toutes les sauces ces dernières décennies, dirait : « Un texte peut en cacher un autre ». Continuons à jouer, en renversant complètement la formule et disons : « Un texte peut en révéler un autre ». S'intéresser à l'intertextualité¹², c'est écouter la voix de ceux que l'on pourrait appeler les « traducteurs intra-bibliques ». Ce n'est pas seulement un texte pris en lui-même qui forme une figure, une figure parallèle ou concentrique ; les textes entre eux font aussi des figures, comme en forment les danseurs d'un ballet. L'exégèse typologique, mise en œuvre par les auteurs du Nouveau Testament, pratiquée déjà à l'intérieur de l'Ancien, poursuivie par les Pères de l'Église jusqu'à l'ère critique, redécouverte de nos jours¹³, cette exégèse que l'on appelle aussi « figurative » est celle qui se rend attentive aux échos qui retentissent entre les textes, qui découvrent les liens de parenté entre les personnages, qui sait reconnaître dans Joseph fils de Jacob la figure de Jésus, dans Ève et dans la bien-aimée du Cantique des cantiques les figures de la femme qui à Béthanie, deux jours avant la

¹² Dans les commentaires des collections « Rhétorique biblique », « Rhétorique sémitique » et « Retorica semitica », l'intertextualité donne lieu à une rubrique intitulée « Contexte biblique ».

¹³ Voir, par exemple, R. MEYNET, *Mort et ressuscité selon les Écritures*, Bayard, Paris 2003.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

Passion, versa un flacon de parfum très précieux sur les pieds du Seigneur, elle-même figure de l'Église, épouse du Christ¹⁴.

L'interprétation

Vient enfin la dernière étape du travail exégétique, la fin où tendent toutes les opérations antérieures, celles qui ont été mentionnées, étiquetées sous l'appellation contrôlée de « traduction » ; mais aussi toutes celles dont il était impossible de parler ici, dont la critique textuelle pour commencer, la lexicographie pour continuer, et d'autres encore¹⁵. Recueillant le fruit de tout ce qui la précède et la prépare, « l'interprétation »¹⁶ est une explication, une explicitation du sens du texte. L'interprète n'entend pas dire autre chose que ce que dit le texte qu'il commente. Il jure de ne dire que le texte, rien que le texte, tout le texte. Comme le témoin appelé à la barre. Et ce n'est pas là une image, on l'aura compris, s'agissant du texte biblique. Qu'est-ce à dire, sinon que l'interprétation n'est, encore et toujours, qu'une forme de traduction. La plus noble ? Qui sait ? La plus personnelle, sûrement. C'est le moment où, dans le meilleur des cas, le texte biblique devient ton texte, où ils se fondent ensemble ; où le texte que tu rédiges est à la fois et indissociablement ton texte à toi, véritablement, sorti de tes mains, de ton cœur et de tes entrailles, et où il n'est cependant pas autre que celui qui a été livré entre tes mains par ce qu'on appelle du beau nom de tradition. « Tradition », on le sait, est de la même famille que « trahison » : les deux termes dérivent du même verbe latin *tradere*, qui signifie aussi bien « transmettre » que « livrer ». Cela dit quelque chose de la responsabilité de l'exégète : *traduttore* ou *traditore* ? « Traduire » est bien proche de « trahir » : ce dernier verbe suit de près son frère ennemi, sur la même page du Petit Robert. Et « tradition » se trouve sur la page d'en face.

Ce que j'ai voulu dire sur l'interprétation, telle que je la conçois et que j'essaie de la conduire, se concrétise sur la couverture de la

¹⁴ Voir R. MEYNET, *Mort et ressuscité selon les Écritures*, p. 37-47 ; sur les différentes formes de l'intertextualité voir R. MEYNET, *Lire la Bible*, 2003, p. 205-225 ; sur « le contexte », voir aussi *Ibid.*, p. 45-57.

¹⁵ Voir, par exemple, R. MEYNET, *Lire la Bible*, 2003, spécialement chapitres 2 à 4.

¹⁶ C'est la dernière rubrique des commentaires des collections « Rhétorique biblique », « Rhétorique sémitique » et « Retorica biblica ».

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

deuxième édition de mon commentaire de Luc qui vient de sortir, comme de la plupart des commentaires bibliques du reste. Je n'y avais jamais prêté attention jusqu'ici. Comment cet ouvrage peut-il porter comme titre *L'Évangile de Luc* et comme nom d'auteur mon propre nom ? Voilà tout le paradoxe : ce livre est à la fois celui de Luc et le mien. Un ami me fait remarquer que je suis sur le point d'atteindre le comble : mon prochain livre est intitulé *La Bible*¹⁷. Ce paradoxe n'est pas sans parenté, vous l'aurez deviné, avec celui de la révélation, selon la conception biblique, selon la foi chrétienne : la Bible est indissociablement Parole de l'homme et Parole de Dieu. Ce qui porte à son comble la vocation de l'exégète biblique, qui la porte à incandescence, l'incandescence même du Buisson ardent qui continue de brûler jusqu'aujourd'hui sans pour autant se consumer¹⁸.

Traduire en actes

Les trois rubriques du commentaire qui suit l'analyse rhétorique biblique, « Composition », « Contexte biblique » et « Interprétation » sont épuisées. L'exégète a complété ses opérations. Toutes les facettes de la traduction pourraient sembler accomplies par l'interprétation. Et pourtant, nous n'avons pas encore fait le premier pas. Rien n'a été dit de la fonction appellative du texte biblique, qui est sans conteste la plus décisive, pour le lecteur croyant du moins. Le texte biblique convoque, il invite, il menace, il promet, il demande ; il requiert un changement dans l'auditeur, ce qu'il nomme la « conversion », changement de mentalité, changement de conduite aussi. Si l'auditeur ne traduit pas en actes l'appel entendu, il n'a rien fait, il n'a pas véritablement écouté.

Une des plus belles expressions de la Bible a été énoncée par les Hébreux au désert. Quand Moïse eut rapporté au peuple toutes les paroles de la Loi de la part de Dieu, ils dirent : « Tout ce que le Seigneur a dit nous le ferons et nous l'écouterons » (Ex 24,7) ; Non pas, ce qui semblerait plus naturel : « nous écouterons puis nous ferons ». Non ! accueillons bien le paradoxe : « nous ferons et nous

¹⁷ R. MEYNET, *La Bible*, Coll. Idées reçues, Le Cavalier bleu, Paris 2005.

¹⁸ Pour quelques réflexions supplémentaires sur l'interprétation, voir R. MEYNET, *Lire la Bible*, 2003, p. 227-254 ; 177-183.

1. TRADUCTIONS ET INTERPRÉTATION DE LA BIBLE

écouterons ». Le Psaume 103 fera écho aux paroles de l'Exode, les traduisant à sa manière : « Bénissez le Seigneur, toutes ses armées, serviteurs qui font sa volonté pour écouter la voix de ses paroles » (Ps 103,20). Pour comprendre, pour comprendre vraiment, non pas seulement avec son cerveau, mais avec ce que la Bible appelle le cœur, il n'est pas d'autre chemin que celui du faire, celui de l'obéissance¹⁹.

L'opération de traduction ne serait pas complète, si elle n'allait pas jusqu'au bout de sa logique, jusqu'à la traduction en actes. On a dit jusqu'ici que la lecture des textes bibliques met en jeu les yeux et les oreilles, les lèvres et les mains. La lecture doit aller jusqu'à mettre en mouvement les pieds aussi, elle est toute orientée vers la mise en route. Le premier mot adressé par Dieu à Abraham est un impératif : « Va ! » (Gn 12,1). On sait où cela l'a conduit : jusqu'à nous, aujourd'hui. Les premiers mots que Jésus adresse à Simon et André son frère sont aussi des impératifs qui les mettent en chemin : « Venez ! suivez-moi ! » (Mt 4,19). « Eux, aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent » (4,20).

Pour clore la communication que vous venez d'entendre, je puis maintenant en révéler le titre, comme on dévoile une plaque commémorative. C'était : « Essai sur la traduction et l'interprétation de la Bible ». Traduit dans la langue la plus moderne, qui est celle des sigles, et en hommage à une École qui ne m'est pas indifférente, cela donne E.T.I.B.

¹⁹ Voir B. PAPERON, «Na'assé ve-nichma'», «Nous ferons et nous entendrons», in M. TAPIÉRO, ed., *Les dix paroles*, Éditions du Cerf, Paris 1995, p. 101-109. Le lecteur pourrait mener une enquête fort instructive, en cherchant dans toutes les traductions de la Bible qu'il pourra comment elles rendent les deux textes d'Ex 24,7 et de Ps 103,20.